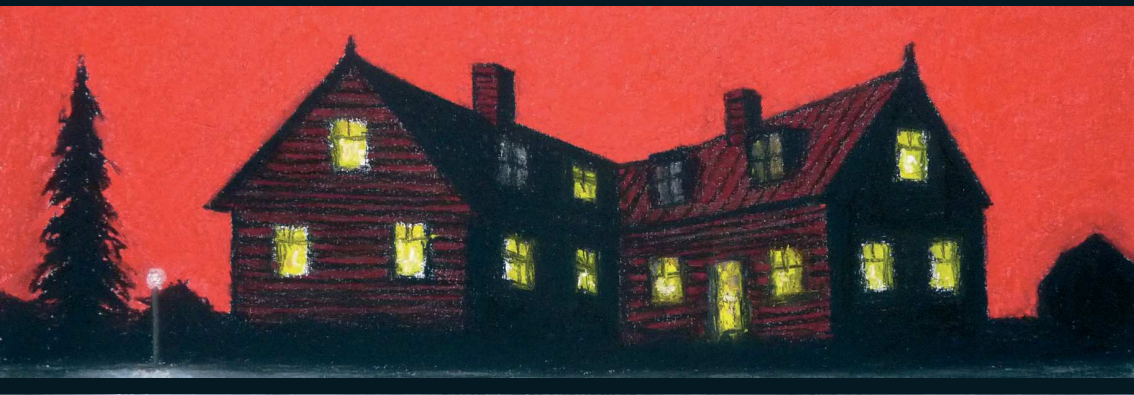


GUNNAR STAALESEN

FACE À FACE



Gaïa
polar

GUNNAR STAALESEN

FACE À FACE

Traduit du norvégien par Alexis Fouillet

« Un mort était assis dans ma salle d'attente. » Avant de mourir, celui-ci avait commencé à rassembler des informations sur une mystérieuse disparition, dans le nord de la Norvège, des années plus tôt. La version officielle : une jeune femme s'est donné la mort en se jetant à la mer. Mais la thèse du suicide semblait bien fragile...

Voilà Veum plongé dans le passé d'un groupe d'étudiants radicaux des années soixante-dix vivant en communauté dans une villa de Bergen. À l'époque activistes tendance marxiste-léniniste, ces anciens colocataires — du moins ceux encore vivants — ont fait carrière sur la scène politique, dans la police, ou encore comme artiste... Quel secret lié à cette mort nécessitait d'être tenu dans l'ombre ? Et pourquoi est-ce si dangereux de fureter dans l'histoire de cette communauté où les mœurs libres nouaient et dénouaient les couples ?

Aux prises avec une telle affaire, Veum ne compte évidemment pas ses heures. Même si le maigre pécule qu'il peut espérer toucher ne mériterait guère plus qu'un petit verre d'aquavit, pour fêter ça.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Il crée en 1975 le personnage de Varg Veum, qu'il suivra dans une quinzaine de romans, rencontrant un vif succès puisqu'ils se sont vendus à plus d'un million et demi d'exemplaires en Norvège.

Il est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

Face à face est le onzième opus consacré à Varg Veum.

Face à face

du même auteur
chez le même éditeur

Le loup dans la bergerie (Gaïa polar, 2001)
Pour le meilleur et pour le pire (Gaïa polar, 2002)
La Belle dormit cent ans (Gaïa polar, 2002)
La femme dans le frigo (Gaïa polar, 2003)
La nuit, tous les loups sont gris (Gaïa polar, 2005)
Anges déchus (Gaïa polar, 2005)
Fleurs amères (Gaïa polar, 2008)
Les chiens enterrés ne mordent pas (Gaïa polar, 2009)
L'écriture sur le mur (Gaïa polar, 2011)
Comme dans un miroir (Gaïa polar, 2012)

dans une autre collection

Le roman de Bergen

1900 L'aube – tome 1 (2007)
1900 L'aube – tome 2 (2007)
1950 Le zénith – tome 1 (2007)
1950 Le zénith – tome 2 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 1 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs

Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi
disponibles en collection Folio Policier.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Gunnar Staalesen

Face à face

traduit du norvégien par Alexis Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Ansikt til ansikt

Illustration de couverture :
© Julien Chabot, 2013

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2004 (All rights reserved.)
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-341-7

Il y avait un mort dans ma salle d'attente.

La fin du mois d'octobre approchait, j'étais de retour d'une mission qui m'avait conduit jusqu'à Ølve, l'un de ces endroits du Vestland qui fait penser que Dieu a donné de la confiture aux cochons et n'a jamais récupéré le pot. Ils étaient quand même assez débonnaires, à Ølve, puisqu'ils lui avaient érigé une église, malgré tout. Le pasteur y rassemblait les fidèles un dimanche de temps à autre, quand son planning le menait dans ces contrées. À moins qu'on ne doive dire « *la* menait », ce qui, dans cette ville, était invariablement source de scepticisme. Ma mission avait été un véritable cas d'école. Il s'agissait de quelques bornes frontalières qui se déplaçaient toutes seules la nuit. J'en avais passé deux dans une étable décrépite, dans l'espoir de prendre le criminel en flagrant délit. Le succès avait été au rendez-vous. Mais l'origine de ces manipulations sur les bornes remontait si loin dans la longue histoire des deux fermes voisines que j'avais proposé à mon employeur de s'adresser au directeur du Musée des antiquités nationales. Je m'étais donc contenté de l'avance versée, qui couvrait au moins les frais de bac entre Våge et Halhjem, aller et retour.

La côte occidentale de la Norvège en automne, quand il pleut, ce n'est pas mirobolant. Plus tôt dans le mois, deux ou trois bonnes tempêtes avaient dépouillé les arbres de l'essentiel de leurs feuilles. Les collines entre Halhjem et Ulven étaient dans des tons gris-brun délavé. Au-dessus, le ciel faisait penser à un hamac en décomposition. J'écoutais les émissions matinales de la NRK Hordaland dans la voiture. Là non plus, ça ne cassait pas trois pattes à un canard. Entre 5000 et 6000 étudiants avaient manifesté contre le budget de l'État, et les locaux administratifs de l'université de Bergen avaient été pris d'assaut par les activistes. Là-bas, les politiques se crêpaient le chignon pour savoir s'ils allaient ou non augmenter le nombre de licences de débits de boissons en ville.

En arrivant, je décidai de passer au bureau pour relever

mes messages téléphoniques. Je me garai dans Strandgaten, m'acquittai au parcmètre de la contribution obligatoire aux finances de la municipalité, puis je descendis Fortunen, au petit trot et sous la pluie, jusqu'à Strandkaien. Une fois entré au numéro 2, je fis une halte pour secouer mon chapeau vert de pêcheur, le rouler et le glisser dans ma poche. Je me passai une main dans les cheveux avant de prendre l'ascenseur. On ne sait jamais. Une journaliste d'Ålesund était peut-être venue me voir.

Une vieille habitude me fit ouvrir la salle d'attente pour accéder ainsi au bureau. Je m'arrêtai à la porte. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais un client potentiel. Mais l'opportunité fut passée avant même que je m'en rende compte. Ce n'était en tout état de cause pas quelqu'un avec qui j'avais rendez-vous. Je ne l'avais jamais vu, et je constatai assez vite qu'il était mort.

Ma salle d'attente n'avait jamais été un endroit particulièrement agréable. Si elle n'avait pas fait partie de mes locaux, je m'en serais débarrassé bien vite. Les magazines hérités du précédent locataire à l'été 1975 étaient à présent si anciens qu'ils prenaient un peu plus de valeur chaque jour qui s'écoulait. On ne pouvait pas en dire autant de la table en teck fatiguée, et le mobilier classique de salle d'attente, en tube chromé et similicuir d'un rouge tout soviétique, n'appelait pas à un séjour prolongé. De moins en moins de gens les utilisaient. Le défunt dans le canapé brisait une règle vieille de plusieurs semaines.

Son trépas ne faisait pas le moindre doute. Il ne dégageait pas plus de vie qu'un buste de Beethoven. Je ne voulais rien tenter pour découvrir son identité, pas avant que la police ne soit passée. Que pouvais-je faire d'autre ? Les choses allaient de toute façon être assez compliquées comme ça.

J'appelai les forces de l'ordre depuis mon téléphone mobile sans quitter l'intrus des yeux, comme par crainte qu'il se carapate. Ils arrivaient. Peu de temps après, je les entendis dans le couloir.

Dans l'intervalle, j'avais observé plus attentivement mon visiteur. Il avait quarante et quelques années. Son aspect était banal, commun. Visage oblong, vêtements défraîchis : chemise blanche, pantalon marron, blazer gris, pas de cravate. Cheveux brun fade et clairsemés. Il était assis de guingois dans le canapé, impassible, comme s'il avait soudain été pris d'une irrésistible envie de piquer un somme. Aucun signe extérieur ne trahissait la cause du décès.

Alors qui était-ce ? Et que faisait-il dans ma salle d'attente ?

Je n'eus pas le temps de progresser beaucoup dans mes réflexions. On frappa sèchement à la porte. J'allai ouvrir, en intercalant un mouchoir entre ma main et la poignée.

La troupe était dirigée par le capitaine de police Jakob E. Hamre.

« J'ai pensé que je pouvais tout aussi bien venir moi-même quand j'ai su que c'était toi qui appelais, Veum », lâcha-t-il avant de parcourir rapidement la pièce du regard. Dans le couloir, l'inspecteur principal Annemette Bergesen, les inspecteurs Bjarne Solheim et Arne Melvær, attendaient la suite des événements en compagnie de deux autres fonctionnaires en uniforme.

« La maison ne recule devant aucun sacrifice, répliquai-je en faisant un pas de côté. Je ne sais pas comment vous qualifieriez la scène de crime, mais... »

Hamre lança un coup d'œil au mort dans le canapé.

« Tu es certain qu'il est mort ?

– J'en ai vu de plus vivants dans des chapelles funéraires.

– Parmi les proches, oui... » grommela-t-il.

Bergesen toussota derrière lui. Il s'excusa d'un regard, et reprit très vite :

« Oui, on va... examiner ça de plus près, bien sûr. »

Ils passèrent prudemment la porte, à l'exception des deux policiers en uniforme qui se postèrent à l'entrée. Je craignis de ne pas avoir d'autre client ce jour-là.

« Tu ne sais pas du tout quand... »

– Non. Je suis arrivé il y a... un quart d'heure, terminai-je après avoir regardé ma montre.

– Vers 13 h 15, autrement dit ? intervint Bergesen.

– À peu près, oui. »

Elle fit un signe de tête à Solheim, qui prit note sur son bloc.

« Et tu ignores de qui il s'agit ? relança Hamre.

– Je ne l'ai jamais vu.

– Mmm. »

Les quatre enquêteurs, dont les visages exprimaient divers degrés de lassitude, se mirent à observer le défunt. Hamre et Bergesen faisaient preuve d'un intérêt plutôt mesuré. Leurs deux cadets n'avaient pas l'air aussi à l'aise dans ces circonstances,

surtout le jeune Melvær. Il déglutissait sans arrêt, comme pour évacuer un aliment coincé dans son œsophage. Les cheveux de Solheim étaient dressés sur son crâne, mais sous l'effet d'un gel capillaire et non de la peur. Je remarquai que Hamre, bien qu'il n'ait que quelques années de plus que moi, avait grisonné beaucoup plus vite. Il serait entièrement chenu avant son soixantième anniversaire. La bonne mine d'Annemette Bergesen, en revanche, frisait l'insolence. Elle avait épousé peu de temps auparavant un biologiste de l'université de Bergen, si je ne me trompais pas, et sa peau était encore bien bronzée après des grandes vacances tardives. À moins qu'elle ne soit partie en voyage de noces dans une région exotique, comme beaucoup de gens à cette période. Beate et moi étions allés à Arendal, nous, une destination assez exotique en 1969.

« Nous devrions peut-être laisser les TIC* passer les lieux au peigne fin avant de poursuivre avec monsieur, là », raisonna Hamre à voix haute. Il se tourna vers Melvær et Solheim. « Ils sont prévenus ?

– Ils arrivent, répondit Solheim.

– Toutefois... » Il fit signe à ses collègues de se tenir à distance, et rejoignit le défunt. Sans toucher la table, il se pencha, fouilla précautionneusement dans la poche intérieure du blazer et en tira un portefeuille usé. Il recula d'un bond, comme si l'autre allait protester, et ouvrit son butin.

« Même si je sais que tu es dans de beaux draps, Veum, je constate en tout cas qu'il n'y a pas eu de vol, déclara-t-il en exhibant un éventail d'assez gros billets. Mais voyons voir... C'est toujours bien d'avoir sa carte bancaire sur soi, surtout quand on vous retrouve cané dans je ne sais quelle salle d'attente. »

Nous attendions la suite.

« Erlend Ekerhovd, lut-il tout haut. Ça te dit quelque chose, Veum ?

– Inconnu au bataillon.

– Bon... »

Il passa en revue une série de cartes de fidélité et d'adhésion, de vieux reçus, de petites notes autocollantes aux contenus divers et de billets de théâtre oblitérés.

* Techniciens d'identification criminelle. (Toutes les notes sont du traducteur.)

« Membre des amis de Bryggen, du Vieux Bergen, de l'association des artistes de Bergen, récapitula-t-il à notre intention. Carte de réduction dans deux grandes librairies du centre-ville. Je crois pouvoir dire sans trop me tromper qu'on a affaire à un amateur de culture. » Il me reprit dans sa ligne de mire. « Alors qu'est-ce qu'il faisait ici, nom d'un chien ? La culture que tu consommes, toi, ce sont ces vieux magazines sur la table, là.

– Je les lui aurais tous cédés avec plaisir, s'il n'avait pas eu la bonne idée de caner dans ma salle d'attente. » Je me tournai vers Annemette Bergesen. « Vous voulez voir mes bureaux ?

– Pourquoi pas ? » Elle regarda Hamre, qui répondit par un hochement de tête. « Venez, invitai-je en déverrouillant la porte entre les deux pièces. Je vous ferai voir mon bottin. »

Elle fit jouer la serrure avec un doigt.

« Vous prenez le risque de laisser la salle d'attente ouverte même quand vous n'êtes pas là ?

– Ça n'a jamais posé de problème. On ne peut pas dire que les gens se battent pour y trouver de la place...

– Regarde à Ekerhovd, alors ! lança Hamre.

– C'est pile ce que j'avais prévu de faire. »

Annemette Bergesen promena autour d'elle le même regard que ceux qui me rendaient visite pour la première fois : un mélange de curiosité et de scepticisme non feint.

« C'est d'ici que vous gérez vos vastes recherches, alors ? commenta-t-elle avec bonne humeur.

– C'est le poste de commandement, oui. » D'un geste, je lui désignai le téléphone-répondeur, dont le témoin clignotait avec insistance, l'armoire à archives, le calendrier mural à jour orné de photos des montagnes entourant la ville, le lave-mains, l'étagère de verres, les fauteuils, une petite table et l'attraction principale de la pièce : le gros bureau. Des piles de factures encore sous pli, de missions à accomplir et de notes sans le moindre intérêt couvraient un bord latéral. Des fournitures aussi diverses que variées, dont un verre sale, leur faisaient face.

Elle regarda mon répondeur.

« Vous devriez l'écouter. Le défunt a peut-être laissé un message.

– Il s'agit rarement d'autre chose que de déclarations d'amour anonymes, hélas.

- Hélas ?
- Oui, puisqu’elles sont anonymes...
- Je vois. »

Par la porte ouverte, j’entendais Hamre discuter avec les deux officiers. Je hochai la tête.

« Mais vous avez raison, bien sûr. »

Je rembobinai la cassette du répondeur un rien désuet et fis démarrer la lecture des messages. Deux étaient à ranger dans la catégorie classique des muets : des gens qui avaient écouté l’annonce enregistrée avant de conclure qu’il valait mieux ne pas trop en dire, de réfléchir encore un instant et de raccrocher. Le troisième avait été laissé par un homme qui demandait s’il avait composé le bon numéro. N’obtenant pas de réponse, il avait poussé un gros soupir agacé et mis un terme à la communication.

« Vous voyez, murmurai-je, rien que des doléances. »

Le quatrième sortait du lot. Une voix masculine un peu nerveuse, hésitante, emplît la pièce : *Veum ? On est... mercredi matin. Je voudrais vous parler. Je passerai aujourd’hui, avant ce tantôt. D’accord ?* Puis il ajouta après une courte pause : *Merci.* Et il raccrocha.

« *Ce tantôt ?* murmurai-je.

- Vous ne reconnaissez pas la voix ?
- Non.
- Il aurait au moins pu dire son nom !
- Un universitaire, peut-être ? »

J’attrapai l’annuaire et l’ouvris. Je confirmai d’un hochement de tête.

« Le voilà. *Ekerhovd, Erlend, professeur. Kjenndalsåsen*, c’est l’une de ces toutes nouvelles adresses dans le Sandal, si je ne m’abuse.

– Je n’en sais rien, admit-elle. Je ne connais pas encore assez bien la région.

- Vous avez trouvé un endroit où loger ?
- Pour l’instant, nous occupons un petit appartement dans Jonas Lies vei. Mais nous cherchons quelque chose de plus grand. »

Hamre était arrivé à la porte.

« Alors, on papote, ici ? Tu as montré ta collection de timbres à l’inspecteur principal, Veum ?

- On n'en est encore qu'aux cartes postales françaises.
- Je vois.
- Mais on a trouvé où crèche le défunt, contrai-je en montrant l'annuaire téléphonique.
- Alors passe-lui un coup de fil, bon sang !
- Tu es sérieux ?
- Et comment. »

Je composai le numéro inscrit en face du nom dans l'annuaire. Les deux policiers m'observaient. Mais les sonneries se succédaient. Personne ne décrochait. Il n'était pas à la maison.

Quand les techniciens d'identification criminelle eurent promené leurs doigts gantés dans ma salle d'attente, et une fois Melvær parti organiser la suite des opérations au commissariat, nous nous réfugiâmes au chaud dans mon bureau pour y attendre le médecin que nous avions fait mander.

« Tu es bien installé, ici, dis-moi, constata Hamre avant de chasser la poussière d'un des sièges clients et de s'y asseoir, tout au bord.

– Je fais de mon mieux pour que les clients se sentent à leur aise. Quelqu'un veut une tasse de café ? »

Bergesen et Solheim acceptèrent, Hamre déclina. Je remplis la bouilloire électrique d'eau et la branchai. Je nettoyai trois tasses, préparai une thermos et un porte-filtre, et versai le café. J'omis juste de demander s'ils souhaitaient agrémente leur boisson chaude. Par nécessité. Je n'avais pas de lait, et je voulais me garder la petite larme d'aquavit qu'il me restait dans le tiroir du bas à gauche pour fêter leur départ.

« Alors, qu'est-ce qu'on a ? demanda Hamre à ses collègues.

– Un mort, répondit Bergesen. Provisoirement identifié comme Erlend Ekerhovd. Professeur, s'il s'agit de l'Erlend Ekerhovd que nous avons trouvé dans le bottin. Domicilié... » Elle me regarda.

« À Kjenndalsåsen. »

Hamre hocha la tête.

« Et il ne répond pas au téléphone », ajoutai-je.

On frappa à la porte côté couloir. J'allai ouvrir. Une jeune femme aux cheveux bruns courts m'adressa un sourire tout professionnel.

« Je suis le docteur Eggesbø, j'ai été appelée ici par la police.

– Entrez. Ils vous attendent. »

Le médecin serra la main de Bergesen et Solheim, qu'elle avait de toute évidence déjà rencontrés, et adressa un signe de tête à Hamre. Celui-ci lui expliqua la situation en quelques phrases et l'invita à le suivre dans la salle d'attente.

L'eau bouillait. Je la versai avec précaution dans le filtre, et un parfum fort agréable de café frais envahit la pièce. Solheim passa une main impatiente dans ses cheveux. Le front de Bergesen était barré par une ride soucieuse. Le téléphone sonna.

« Surprise, surprise, grommelai-je en décrochant. Oui ? Ici Veum.

– Ici Melvær. Hamre est toujours avec vous ?

– Il fait la causette au cadavre. Vous vous contenterez de Bergesen ?

– Bon, bon... évidemment ! »

Je tendis le combiné à l'intéressée, et elle le prit avec un sourire aigre-doux.

« Allô ? »

Elle écouta. Après m'avoir interrogé du regard, elle prit un stylo-bille sur la table et se mit à écrire sur un bloc de post-it.

« Je comprends. Merci... Non, je vais voir ça avec Jakob. De toute façon, ce sera lui ou moi... On fait comme ça. Salut. »

Elle raccrocha, hocha pensivement la tête et arracha la feuille sur laquelle elle avait griffonné quelques notes :

« Arne – enfin, Melvær – a retrouvé sa trace à la Katedralskole de Bergen. Il a appelé, on lui a dit que le professeur Ekerhovd était sorti à l'heure du déjeuner et qu'il n'était pas rentré. Ses élèves avaient été renvoyés à leurs pénates, personne ne savait ce qui s'était passé. Même pas sa femme.

– Comment s'appelle-t-elle ? »

Elle me regarda longuement.

« Je crois qu'on va attendre Hamre, Veum. »

Je haussai les épaules et levai ma tasse vers elle, en fredonnant : « *Frère Jacques, frère Jacques, dormez-vous ? Dormez-vous ?* »

Solheim fit un sourire en coin.

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

– On doit juste attendre, il me semble... » Elle regarda vers la porte de la salle d'attente.

« Et où habitez-vous à Bergen ? demandai-je à Solheim.

– Hein ?

– Désolé. Je reprends, moins vite : Où habitez-vous à Bergen ?

– À Sandviken. Pourquoi cette question ?

– Par pure politesse. Pour entretenir la conversation. Les circuits neuronaux. Vous savez... »

Hamre revint de la salle d'attente.

« Elle n'a trouvé aucune cause de décès apparente, lança-t-il sans me regarder.

– Une mort paisible, commentai-je.

– Pas même une crise d'allergie à la poussière. »

Le docteur Eggesbø apparut derrière lui.

« L'autopsie apportera les informations dont on a besoin, je suppose.

– Espérons, approuva Hamre.

– Je me sauve, reprit le médecin. Vous appellerez l'ambulance ?

– On va lui trouver de la place sur une paillasse. Affûtez les scalpels, ma petite. »

Elle afficha de nouveau son sourire professionnel et nous en fit profiter à nous aussi.

« Même pas une petite piqûre ? m'enquis-je.

– Pas à ce que j'ai vu, répondit-elle avant de quitter la pièce sans autre commentaire.

– Bon... ». Hamre regarda ses collègues.

« On a du nouveau, commença Bergesen.

– Ah oui ?

– Melvær a appelé. Ekerhovd est professeur à... Comment vous appelez ça, ici ? Ce n'est pas Katta ?

– Sûrement pas. Si c'est de la Katedralskole que tu parles, c'est Katten*.

– D'accord. Il n'est pas revenu après l'heure du déjeuner, alors ça confirme encore un peu plus que c'est lui que nous avons à côté.

– C'est vraisemblable.

– Il est marié avec...

– Oui ? »

Elle tourna la tête vers moi.

Hamre suivit son regard.

« Ne t'en fais pas pour lui. Il supportera de l'entendre, va.

– Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de gens qui se marient, en effet... ajoutai-je.

* Allusion à l'absence de féminin dans le dialecte de Bergen, qui a donné la forme masculine *Katten* (littéralement *le chat*, mais qui est aussi le surnom de la Katedralskole) alors que la forme féminine *katta* (même pour désigner un chat mâle, *le chat*) est très courante dans tout le reste de la Norvège.

– Une certaine Tonje Svarstad. Infirmière à l’hôpital de Haukeland.

– Quelqu’un l’a prévenue ?

– Non. Je ne savais pas si tu voulais... »

Il poussa un gros soupir.

« Oui. On devrait peut-être le faire ensemble. Puisque tu es toi-même...

– Une femme ?

– Quelque chose comme ça.

– Quel sens de l’observation ! commentai-je avec un hochement de tête appréciateur.

– D’autant moins de raisons de rester ici. J’espère que tu pourras éviter ta salle d’attente pendant quelques jours, Veum. Quand nos gars auront fini leurs recherches, cette pièce devra rester close jusqu’à nouvel ordre. Ça ira ?

– Vous payez le loyer jusqu’à ce que je puisse de nouveau m’en servir ?

– Envoie-nous la facture, Veum. On a de grandes corbeilles à papier. »

Il se tourna vers ses collègues.

« Bon... si vous avez vidé vos tasses, et puisque Veum n’a plus rien à nous confier... on va peut-être pouvoir y aller ? »

Bergesen et Solheim posèrent bien sagement leur tasse.

« On te laisse la vaisselle, Veum ? »

Ils gagnèrent la porte. Hamre arrêta Solheim.

« Toi, tu restes ici, au cas où les TIC trouveraient quelque chose qui mérite d’être immédiatement relayé. Tu te chargeras de vérifier que la porte est fermée comme il faut quand ils s’en iront. En attendant, je compte sur Veum pour te distraire avec sa passionnante histoire de découvreur de cadavres entre les sept montagnes.

– À la revoyure, lançai-je.

– J’ai bien peur que ce soit inévitable », rétorqua Hamre.

Bergesen esquissa un sourire et emboîta le pas à son collègue.

Je me tournai vers Solheim.

« Une autre tasse de café, peut-être ?

– Volontiers.

– Par où commençons-nous ?

– Tu peux peut-être partir de ton renvoi de la Protection de l’enfance ?

- Tu es au courant ?
- Hamre l'a évoqué lors de notre dernière rencontre.
- Bon... »

Je lui racontai donc la bonne vieille histoire. Mais il ne m'écoutait que d'une oreille, et mon récit manquait quelque peu de panache. Nous pensions tous les deux à autre chose. Et puis ils s'en allèrent, tous. Je finis alors la toute dernière goutte de ma bouteille d'aquavit, et décidai sur-le-champ de me mettre à faire des économies pour m'en acheter une autre.

Les prédictions de Hamre se réalisèrent. Plusieurs jours s'écoulèrent avant que je puisse de nouveau disposer de ma salle d'attente. Bien que je n'en aie pas eu véritablement besoin entre-temps. La file des clients n'était pas colossale. La plupart de ceux qui prenaient contact avec moi le faisaient par téléphone. Mais je n'étais pas débordé d'appels, c'est le moins que l'on puisse dire.

Nous étions dans une période creuse de l'année : trop tôt dans l'année scolaire pour que les jeunes susceptibles de fuguer ou de faire l'école buissonnière aient des envies de liberté ; trop tard dans l'automne pour que les fraudeurs à l'assurance se débarrassent de leur véhicule dans l'Osterfjord. Ils attendaient le printemps, les uns comme les autres. On ne me proposa même pas une mission de la catégorie de celles que je n'acceptais pas. Les ménages qui avaient survécu aux grandes vacances tenaient encore le coup. Le prochain écueil, c'étaient les fêtes de fin d'année. Il m'arrivait parfois de me demander sérieusement ce qui me nourrirait. Si les choses continuaient ainsi, je n'allais pas tarder à devoir poser, cette année encore, une candidature pour être père Noël dans un centre commercial.

Tout ce que je pouvais faire, c'était suivre l'actualité dans les journaux.

Pour le moment, le décès d'Erlend Ekerhovd avait fait l'objet d'un traitement assez discret. *UN HOMME RETROUVÉ MORT DANS UN BUREAU DU CENTRE-VILLE*, lisait-on le premier jour, en plus de la précision que « *la police enquête* ». Quelques jours plus tard, c'était : *AUCUNE RAISON DE POURSUIVRE L'ENQUÊTE*. C'était Hamre qui le prétendait, certes, puisque « *les résultats de l'autopsie ne sont pas encore connus* ». Mais à l'en croire, rien ne permettait de penser que ce décès pût être « *suspect* ».

Ça ne correspondait pas à mes observations. Le simple fait qu'on ait trouvé ce type mort dans ma salle d'attente, le jour même où il avait essayé de me joindre pour convenir d'un rendez-vous à propos de quelque chose qui paraissait important pour lui, faisait s'allumer tous mes témoins d'alerte en rouge vif.

Lundi, l'avis de décès était dans le journal. Tel que je l'interprétais, « *mon mari bien-aimé, notre cher et gentil père, notre fils et gendre estimé* » laissait derrière lui épouse, enfants, parents et beaux-parents en plus du « *reste de la famille* » et d'« *amis* ». « *Nous a quittés de façon aussi brutale qu'inattendue* », lisait-on par ailleurs. Aucune information en revanche sur la date des obsèques, ce qui n'était pas une surprise en soi puisque le défunt se trouvait encore à l'institut médico-légal pour des examens approfondis.

En bon curieux que j'étais, je n'avais pas pu m'empêcher de passer un coup de fil à une vieille connaissance, Svein Strømme, lui aussi professeur à la Katedralskole de Bergen, pour le faire parler un soupçon de feu son collègue.

« Erlend ? Un type paisible. Norvégien, histoire, sciences sociales.

– Tu n'as aucune idée... Ce n'est pas toi qui lui as conseillé de venir me trouver ?

– Non, pourquoi je l'aurais fait ?

– Va savoir...

– Mais il est venu ?

– C'est là qu'il est mort. Dans ma salle d'attente.

– Nom de Dieu !

– Tu ne sais rien de... sa situation personnelle ?

– Non, Tonje et lui, je n'ai jamais eu l'impression qu'il y avait un problème de ce côté-là.

– Ses relations avec les étudiants ?

– Avec les étudiants ? Remarquables, il me semble. Ce n'était peut-être pas le pédagogue le plus ébouriffant qui soit, mais... Erlend a toujours eu un côté gris, de commissaire.

– C'est-à-dire ?

– Pendant ses études, il avait un rôle clé à l'AKP (m-l)*. Enfin, ici, à l'Ouest.

– Bon... Il en faisait toujours partie ?

– Je ne pense pas que son point de vue ait changé du tout au tout. Mais il n'était plus véritablement actif. Pas à ma connaissance, en tout cas.

* Arbeidernes Kommunistparti (Marxist-leninistene), littéralement Parti communiste des travailleurs (marxistes-léninistes), était un parti norvégien d'inspiration maoïste fondé en février 1973 et dissous en avril 2007, simplement noté AKP après 1990.

– Autrement dit, pas la moindre impression de conflit avec qui que ce soit ?

– Je crains de ne pas pouvoir beaucoup t'aider dans ce domaine, non.

– Merci quand même. Si tu repenses à quelque chose, tu sais où me joindre.

– Oui ? »

Il avait l'air d'hésiter un peu, alors j'ajoutai : « Et dans le cas contraire, il y a toujours le bottin. »

Mais ça ne s'arrêtait pas là. J'avais même appelé la police. En choisissant le chemin qui offrirait le moins de résistance. J'avais d'abord composé le numéro d'Annemette Bergesen.

« Ici Bergesen.

– Ici Veum.

– Ah, bonjour...

– Je me posais juste une question, puisque c'est chez moi qu'on l'a retrouvé... Il y a du nouveau du côté de la médecine légale ? »

Elle ne répondit pas à la seconde.

« Du nouveau, du nouveau...

– Il y en a, alors ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Pas encore. Mais c'est justement pour ça que... nous essayons de rester discrets, Veum. Nous ne voulons surtout pas que la presse s'empare de cette affaire avant que nous soyons sûrs de certaines choses.

– Vous avez un suspect ?

– Écoutez... En toute franchise, Veum, je crois que vous devriez en parler avec Hamre.

– C'est beaucoup plus sympa d'en discuter avec vous.

– Dommage que je ne puisse pas vous retourner le compliment.

– Ah ?

– Ne vous méprenez pas. Je veux juste dire que... c'est Hamre, le chef. C'est le porte-parole pour les relations publiques.

– Bon, bon... vous pouvez me le passer ? »

J'eus alors le chef au bout du fil.

« Ici Hamre.

– Veum à l'appareil.

– Et que pouvons-nous faire pour ce monsieur ? »

J'exposai derechef le motif de mon appel et attendis en silence sa réaction. Elle vint, de la façon pensive, parfois un peu malicieuse, qui avait toujours caractérisé le style de Hamre.

« Je te vois venir, Veum, avec tes gros sabots. Mais nous attendons toujours le rapport du docteur Eggesbø, à l'usine d'équarrissage.

– Tu m'appelles quand vous aurez les résultats définitifs ?

– Donne-moi une seule bonne raison pour que nous le fassions.

– Eh bien... pour me rassurer ?

– Tu n'oses plus traverser ta salle d'attente ? Tu as peur que quelqu'un te guette derrière la porte ?

– Ça ne serait pas la première fois.

– Dommage qu'ils aient loupé leur coup. Non, tu sais... Sors en ville et traque plutôt un chat errant. Laisse-nous ce genre d'affaire. On fait comme ça ? Merci. »

Il raccrocha sans la moindre formule de politesse, pas même un « salut ».

J'avais ensuite pris quelques notes, et conclu qu'il ne devait pas avoir tort. Je devais laisser tomber cette histoire. Et je l'aurais peut-être fait si je n'avais pas eu la visite, le lendemain, d'une personne qui, en l'occurrence, n'avait pas prévu de rendre son dernier soupir dans mes locaux.

On frappa à la porte de la salle d'attente, et je criai : « Entrez ! »

Ma visiteuse s'arrêta sur le seuil, comme par crainte d'être congédiée. Elle était vêtue d'un imperméable beige tout simple, et ses cheveux mi-longs blonds étaient attachés en queue-de-cheval dans la nuque. Son visage était ovale, resplendissant de santé, ses yeux bleus, ses sourcils clairs et à peine mis en valeur.

Je me levai derrière ma table et j'arborai mon sourire le plus chaleureux.

« Entrez, entrez ! Que puis-je faire pour vous ?

– Je m'appelle Tonje Svarstad, répondit-elle d'une voix douce. Je voudrais vous parler. »

Je repliai mon sourire et le fourrai dans ma poche intérieure.

« Bien entendu ! Asseyez-vous.

– Je ne sais pas si vous...

– Si, je sais qui vous êtes. Je suis désolé.

– Merci. » Elle baissa brusquement la tête, ouvrit son sac à main et en sortit un mouchoir.

« C'est encore si récent...

– Prenez tout le temps qu'il vous faut. Permettez-moi... »

Je l'aidai à ôter son imperméable, que je suspendis au perroquet derrière la porte. En dessous, elle portait un chemisier bleu foncé et un jean noir.

« Je peux vous offrir quelque chose ? Une tasse de thé ? Du café ?

– Non, merci. Je... Il faut juste que je parle à quelqu'un. »

Je lui présentai un fauteuil. Elle s'assit, et je retournai derrière ma table de travail.

« Je suis là pour ça. »

Elle me regarda sans bien comprendre.

« Pour que les gens viennent vous parler ?

– Entre autres. »

